Jacques ANDRÉ

Le sacrifice de la fraternité

« Un jour les frères se coalisèrent… » Ainsi s'ouvre le célèbre récit de Freud qui, dans *Totem et tabou,* conduit du meurtre du père à l'état de société. Laissons de côté la pétition de principe (soulignée par Lévi-Strauss) : la réunion des frères fait que le social préexiste à sa propre naissance ; tout récit de l'origine se heurte à cette difficulté. Ce qui nous intéresse dans la formulation freudienne est l'accent mis sur la dimension fraternelle du lien social premier, avant comme après le meurtre.

Fraternitas… La Révolution française ne s'est pas contentée d'en faire une devise, elle en a exploré les différentes facettes. Que devient la fraternité quand la figure politique de l'Un (Saint-Just : « Une société qui se divise cesse d'être une société ») impose son exigence totalisante au corps social[1] ?

◆

Amitié et surveillance

Que devient la fraternité quand la Révolution se « glace » ? Loin que le mot et la notion s'effacent avec la Terreur, celle-ci aurait plutôt l'effet inverse d'en multiplier les apparitions. Dans son catalogue des fêtes (discours du 18 floréal), Robespierre propose que la «divine amitié» retrouve chez les

Français républicains la « puissance » et ses « autels ». Saint-Just, dans ses écrits posthumes, élabore une théorie de la citoyenneté dont l'amitié constitue, à proprement parler, l'élément liant : « Nul ne peut contracter sans la présence de ses amis, ou le contrat est nul. » La socialité contractuelle des relations a comme préalable l'existence des sentiments communautaires : pas de socius sans le *soutien* d'Éros — soutènement serait plus exact.

Cette présence continuée de la fraternité/amitié, malgré la brutalité des bouleversements internes auxquels la Révolution s'affronte, pose au moins deux questions : qu'est-ce qui permet à la fraternité de se maintenir comme idéal alors que l'amour est devenu amour de l'Un ? Que concède-t-elle au nouveau dispositif, quel infléchissement subit-elle ?

Le groupe des frères fournit le modèle d'une assemblée homosexuée, sans différences, égalitaire. Des frères, ce sont d'abord des hommes, et rien que des hommes — de même sexe et de même génération. Contre les cloisonnements et les disparités de l'Ancien Régime, la Révolution, à ses débuts, attendait de la fraternité la force de réunir. En 93, il ne s'agit plus de réunir mais d'être Un. La « tendance expansive » de l'amour des hommes constitue la contribution de la fraternité à la Révolution des premiers temps. La similitude, la duplication du même est l'apport de l'amitié au processus dominant la seconde période. *L'amour des mêmes* n'est pas encore *l'amour de l'Un,* mais il ne demande qu'à y conduire.

Les « amis » de Saint-Just sont plus que jamais des hommes, de façon exclusive. L'amitié, pas plus que le lien social, ne concerne les femmes. L'écart entre les sexes est maximum lorsque l'amitié se rapproche de son modèle archaïque : la fraternité d'armes ; « les camps (guerriers) sont interdits aux femmes sous peine de mort ». Sur fond d'un égalitarisme accentué — quelles que soient les distorsions entre les discours et les faits —, les amis et les « frères » dessinent un monde-Un où seraient abolies toutes les différences.

Les hommes de 1789 comptent sur la fraternité pour manifester l'union. Ceux de 1793, soumis à l'emprise du fantasme de la république-une-et-indivisible, attendent de l'amitié, non qu'elle réalise l'Un : c'est fait ! mais qu'elle en garde le temple. La fraternité en 89 est espérée, désirée ; parce qu'elle est fantasmatiquement accomplie en 93, il est interdit de s'y

dérober. Un homme n'a pas d'amis, il ne croit pas à l'amitié : qu'il soit banni ! L'amitié est mise au service du système de surveillance dont elle devient, dans le propos de Saint-Just, un instrument essentiel : « Tout homme de 21 ans est tenu de déclarer dans le temple quels sont ses amis et cette déclaration doit être renouvelée tous les ans, pendant le mois de ventôse. Si un homme quitte un ami, il est tenu de rendre compte au peuple dans le temple des motifs qui le lui font quitter. »

Tout ce qui échappe aux transparences de l'amitié/fraternité tombe du côté du complot, de la division, donc de la tyrannie. Il y a d'un côté les factions et de l'autre les amis, les frères : « il faut rechercher, dans toute l'étendue de la république, les instruments et les complices des factions. Il faut que vous fassiez une cité, c'est-à-dire des citoyens, qui soient amis, qui soient hospitaliers et frères. » (Saint-Just, le 26 germinal.)

◆

Le choix de Brutus

Dire de l'amour des mêmes, des frères, qu'il contribue à l'affirmation du socius-Un, c'est à la fois lui accorder droit de cité et en circonscrire les limites. La première Révolution élaborait un dispositif marqué par une forte différenciation entre l'espace égalitaire (en droit) des citoyens et un axe vertical sur lequel on trouvait la loi (la Constitution) et son garant, le roi. L'amour entre les frères avait alors valeur émancipatrice par rapport aux premiers objets et se confondait avec l'amour social lui-même. L'intensité des régressions accompagnant la seconde période (à partir du 10 août 1792) bouleverse cet équilibre. Au regard de l'amour pour la terre-mère, la patrie ou la république-une, l'amitié/fraternité n'est plus qu'un amour secondaire, annexé. Cette hiérarchie a de multiples occasions de se manifester, dès que les liens entre les « frères et amis » entrent en conflit avec les exigences de l'Un. L'émotion provoquée parmi les Conventionnels par l'arrestation de Danton — auquel beaucoup étaient attachés — est l'occasion pour Robespierre de rappeler à ses pairs l'essentiel : « il s'agit de savoir si quelque homme aujourd'hui doit l'emporter sur la patrie. » (le 11 germinal.) Quel risque fait courir au socius la prévalence de l'amitié : plus que la discorde, la mort, la dissolution de la *res publica* : « Nous verrons si la Convention saura briser une prétendue idole, pourrie depuis longtemps, ou si, dans sa chute, elle écrasera la Convention et le peuple français. » *À*

la différence de l'amour narcissique du Peuple-Un, la fraternité ne contient pas en elle-même le principe de sa légitimité. C'est notamment contre elle, et les divisions qu'elle fait naître, que la loi de prairial défend l'amour véritable : « Tout le monde sollicitait (auprès des tribunaux) pour la parenté, pour l'amitié, pour la contre-révolution ; et personne ne sollicitait pour la patrie. » (Couthon, le 22 prairial.)

L'amitié peut concourir à l'amour de la patrie ; elle peut tout aussi bien le contrarier. Cela suffit à la rendre douteuse. Il faut franchir un pas de plus : « Il y a quelque chose de terrible dans l'amour sacré de la patrie : il est tellement *exclusif* qu'il immole tout sans pitié, sans frayeur, sans respect humain, à l'intérêt public... *il immole ses affections privées* » (Saint-Just, le 11 germinal). Propos lui-même « terrible » par quoi l'orateur du Comité introduit son réquisitoire contre les Indulgents[2], prévenant les Conventionnels de ce qui les attend : vous allez devoir faire le sacrifice — sur l'autel de l'Un — des liens qui vous tiennent le plus à cœur. Non seulement l'amour pour la république-une ne s'accommode d'aucune concurrence mais il exige que soit attestée sa prévalence à travers le sacrifice de la fraternité. Tel est *le choix de Brutus.*

En 509 avant J.-C., Junius Brutus prend la tête du soulèvement du peuple de Rome contre la domination des Tarquins et fonde la république. Trahi par ses deux fils, qui prennent le parti des despotes, il décide leur mise à mort. Le spectacle du tableau de David (1789) et de la tragédie (souvent représentée) de Voltaire, après la lecture de Tite-Live, rappellent aux hommes de la Révolution la grandeur du fondateur de la république originaire[3]. La grandeur *dans le sacrifice.* Telle est la preuve à laquelle on ne saurait se dérober : nul n'a d'amour plus grand pour la patrie que celui qui lui offre la vie d'un ami, d'un frère. Il y a quelque chose de pathétique dans l'attitude de Legendre, le 11 germinal. Très lié à Danton, il s'insurge : « Que les membres arrêtés soient traduits à la barre, où vous les entendrez et où ils seront accusés ou absous par vous. » Suit l'intervention de Maximilien-Brutus ; quand Legendre reprend la parole, c'est un homme éreinté, vaincu : « Robespierre me connaît bien mal s'il ne me croit pas capable de sacrifier un individu à la liberté. »

Sans doute la fraternité est-elle elle-même traversée par l'ambivalence : tout frère est un frère-ennemi en puissance. Ce n'est que sur fond d'amitié

que peut surgir la trahison. Le serment signifie la solidarité fraternelle des jureurs mais il dessine en même temps le cercle du parjure, la silhouette du futur traître. Ce conflit interne à la fraternité, qui se traduit par une rivalité entre les hommes, ajoute ses propres motifs à la discorde ; il reste néanmoins secondaire. L'antagonisme principal n'oppose pas la fraternité à elle-même mais à l'amour que l'on doit à la (mère)patrie. C'est aux pieds de sa Rome si chère que se recueille, après son crime, le Brutus de David[4].

Au choix de Brutus, chacun est confronté à son tour. La valeur du choix tient à sa difficulté, au prix qu'il en coûte d'envoyer un ami à la mort. Personne n'est épargné, pas même l'Incorruptible. Il semble bien que celui-ci ait retardé autant qu'il ait pu le sacrifice de Camille Desmoulins. Avant d'adopter l'identification meurtrière : « Que les Jacobins chassent ou non Camille, peu m'importe, ce n'est qu'un individu ; mais ce qui importe, c'est que la liberté triomphe et que la vérité soit reconnue. »

Parlons précisément de Camille Desmoulins et du [journal, le] *Vieux Cordelier,* du personnage sur la scène politique et du journaliste. La fraternité entretient avec l'un et l'autre, une complicité particulière. On ne dit pas « Desmoulins » mais « Camille », ou « Camille Desmoulins ». Qui, par contre, sait que Danton se prénomme Georges ? Le jeune homme, dont on prononce avec affection, au moins avec indulgence, le prénom androgyne, est l'enfant prodigue de la Révolution. De Mirabeau à Robespierre, beaucoup l'ont aimé ; d'un côté à l'autre de l'assemblée, des débuts enthousiastes de 89 jusqu'au dénouement tragique de 94. C'est l'ami par excellence, celui dont le souvenir engendre la culpabilité collective des Conventionnels, aux lendemains du 9 thermidor : « Lorsque Camille a été décrété d'accusation, personne d'entre vous n'a demandé la parole pour le défendre. » (Bentabole, le 18 ventose an III.) Entre ceux, révolutionnaires « inflexibles », qui clament haut l'intangibilité (« insupportable ») des principes, il porte le témoignage de la sensibilité. Danton monte à l'échafaud comme on monte à la tribune ; au bourreau il dit : « Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut la peine. » C'est en larmes que Camille est traîné vers le couperet. Et avant que ce ne soit son tour, le rédacteur des *Révolutions de France et de Brabant* aura payé bien cher son amour de l'amitié : « Une fatalité bien marquée a voulu que des 60 personnes qui ont signé mon contrat de mariage, il ne reste que deux amis, Robespierre et Danton. Tous les autres sont émigrés ou guillotinés. »

(le 24 frimaire, aux Jacobins.) Plus que tout autre, Camille devait être maintes fois affronté au dilemme tragique, au choix de Brutus.

À plusieurs reprises, le *Vieux Cordelier* entrelace amitié, déchirement et trahison. Il est à cet égard, dans le n° 5, un texte particulièrement étonnant qu'il faut prendre le temps de citer :

« Depuis Necker et le système des deux chambres, jusqu'à Brissot et au fédéralisme, qu'on me cite un seul conspirateur dont je n'aie levé le masque, bien avant qu'il ne fût tombé. J'ai toujours eu six mois, et même dix-huit mois d'avance sur l'opinion publique. [...] 0ù avez-vous pris vos actes d'accusation contre Bailly, Lafayette, Malouet, Mirabeau, les Lameth, Pétion, d'Orléans, Sillery, Brissot, Dumouriez, sinon dans ce que j'avais conjecturé, longtemps auparavant dans mes écrits, que le temps a confirmé depuis ? [Ce cher Camille fut aussi un grand délateur, accompagnant à l'occasion les voix de la calomnie, n'hésitant pas à user de l'amalgame, notamment contre les Girondins. — NDLA] Et je vous l'ai déjà dit, ce à quoi personne ne fait attention en ce moment, mais qui, bien plus que mes ouvrages, m'honorera auprès des républicains dans la postérité, c'est que j'avais été *lié* avec la plupart de ces hommes que j'ai dénoncés, et que je n'ai cessé de poursuivre, du moment qu'ils ont changé de parti ; *c'est que j'ai été plus fidèle à la patrie qu'à l'amitié ; c'est que l'amour de la République a triomphé de mes affections personnelles* ; et il a fallu qu'ils fussent condamnés pour que je leur tendisse la main, comme à Barnave. »

Camille poursuit, prenant partie les « patriotes du l0 août » — entendez les révolutionnaires de la dernière heure. Ceux-là ont-ils connu « une épreuve plus difficile (que) celle de renoncer à l'amitié de Barnave et des Lameth, et de s'arracher à celle de Mirabeau, que j'aimais à l'idolâtrie, et comme une maîtresse (...) Ont-ils été obligés de condamner tant de leurs amis avec qui ils avaient commencé la révolution ? »

N'ai-je pas trahi suffisamment d'amitiés que vous ne puissiez me compter parmi les vôtres ? Plus encore que mes amis, le sacrifice de mes frères, « mutilés et hachés pour la liberté », n'est-il pas le tragique témoignage de mon amour de la patrie : les « deux frères, les seuls que j'avais, tués en combattant pour la liberté, l'un au siège de Maëstricht, et l'autre dans la Vendée, et ce dernier coupé en morceaux, par la haine que les royalistes et les prêtres portent à mon nom » (n° 2). Morts de porter mon nom; à ma

place donc ! La douleur de Camille n'est douleur de la perte d'un ami, d'un frère, qu'en première lecture. Plus profondément, elle est la compagne tragique du crime : tuer un ami, tuer un frère.

◆

Fraternité et la mort

Fraternité ou la mort... La devise apparaît moins souvent de façon isolée qu'elle n'est conjuguée aux autres idéaux révolutionnaires : « Unité et indivisibilité de la république, liberté, égalité, fraternité ou la mort. » La formule est distributive ; plus exactement, *la mort* est distributive et se retrouve accolée, ici ou là, à l'un quelconque des termes. Il reste que l'on ne peut rabattre sur le simple hasard, à moins de nommer ainsi la *libre association,* la conjonction de fait de la fraternité et de la mort. Seule la fraternité, entre les divers idéaux, définit une *relation intersubjective* ; lui opposer la mort comme seule alternative est lourd d'équivoque. Le sens premier et manifeste, signifie, comme l'indique J. Starobinski, que l'on « accepte de mourir à sa vie personnelle », de «se soumettre à une finalité où s'accomplit l'essence de l'homme » — et, dans ce cas, peu importe que l'on invoque la république indivisible, la liberté ou la fraternité — « au prix du sacrifice de l'inessentiel[5]. »

Dans un sens second, que s'était plu à souligner Chamfort, « fraternité ou la mort » est l'équivalent de : sois mon frère ou je te tue ! Ce qui n'est qu'une autre façon menaçante de dire ce que proclamait le conventionnel Garnier : ne laissons aucun « corps hétérogène » dans la république. La promesse de destruction n'est, en pareil cas, que le versant ténébreux de la conception du socius-Un.

Dans un troisième temps, le plus secret, la fraternité sacrifiée (c'est-à-dire trahie) apporte la plus assurée des garanties sur l'amour de chacun pour la république. Non plus : sois mon frère ou je te tue, mais : sois mon frère *que* je te tue. Fraternité *et* la mort. L'expression « donner un ami » en est le commentaire le plus exact : « donner », c'est à la fois offrir (en sacrifice) et — dans son sens argotique — trahir. L'amitié peut contribuer à l'amour de l'Un (ou de la patrie, de la liberté ; à la limite, peu importe la déesse-mère que l'on invoque), elle n'en constitue pas moins une diversion par rapport à l'attachement premier, donc une trahison potentielle[6]. Et si l'amitié/

fraternité est trahison, il faut sacrifier — c'est-à-dire tuer l'ami — pour l'amour de la république. « La liberté des Français est une déesse altérée de sang. »

À l'heure du choix, Camille Desmoulins est véritablement *déchiré*. Il y a Camille-Brutus: « J'ai toujours été le premier à dénoncer mes propres amis. » (le 24 frimaire.) Et puis, il y a l'autre Camille, celui qui se veut solidaire de Danton, de Fabre et qui rappelle Maximilien lui-même à la fidélité due à l'amitié, malgré les divergences : « Ô ! mon vieux camarade de collège (...) souviens-toi de ces leçons de l'histoire et de la philosophie : que l'amour est plus fort, plus durable que la crainte. » (n° 4.)

Mais c'est de Danton que vient le refus le plus radical de se soumettre au choix de Brutus et, au delà, à la problématique politique de l'Un qui le sous-tend. Son retour d'Arcis-sur-Aube en novembre 93 est indissociablement lié à la campagne générale pour l'« indulgence » et à la défense particulière de ses amis. L'irruption de la sphère privée, individuelle, n'invalide pas la dimension politique de la critique ; elle la fonde.

◇

NOTES

1. Cet article est extrait d'un livre qui vient de paraître : *La révolution fratricide. Essai de psychanalyse du lien social,* Paris, P.U.F., coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1993. Les mois tragiques du printemps et de l'été 1794 constituent la toile de fond de cet article. Les principaux personnages évoqués appartiennent pour les uns au groupe dit des « Indulgents » : Danton, C. Desmoulins, Legendre, Fabre d'Églantine (guillotinés le 6 avril 1794) ; les autres, au groupe robespierriste : Maximilien Robespierre, Saint-Just, Couthon (guillotinés le 24 juillet 1794). Les personnages cités, dans cet article, par C. Desmoulins sont tous des figures de la Révolution — première période (juin 1789-août 1792).
2. Nom donné au groupe dantoniste.
3. L'autre Brutus (Marcus Junius, 85-42 avant J.-C.), est également sollicité par les identifications révolutionnaires, dans une moindre mesure. L'assassin de César dut aussi choisir entre son affection privée et son amour de la liberté. Mais quand Brutus l'Ancien, par son double meurtre, fonde la république, le geste de son cadet reste sans suite.
4. Musée du Louvre.
5. J. Starobinski, *1789. Les emblèmes de la raison,* Paris, Flammarion, 1973, p. 93.
6. Il suffit dès lors de suivre le fil de l'amitié pour connaître celui de la conspiration. Couthon associait ainsi, dans la même indignité : la parenté, l'amitié et la contre-révolution. Saint-Just ne raisonnait guère autrement quand il assimilait la trame du complot à celle des liaisons privées : Danton, tu étais l'ami de Fabre, qui était l'ami de la Cour, donc...